

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 27, Number 1 (157), February 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31244ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Major, A. (1985). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 27(1), 153–156.

# JOURNAL D'UN HYPNOTISÉ

ANDRÉ MAJOR

LUNDI 15 OCTOBRE

Au creux de chaque automne, l'envie me reprend de tout quitter, moins pour recommencer ma vie que pour voir ce qu'il adviendrait de moi loin de la trop familière rumeur de mon existence, dans la solitude et le dénuement. J'ai déjà tenté l'expérience d'une robinsonnade de ce genre. Je n'avais pas vingt-cinq ans et c'était au tout début de l'automne. Rendu au Parc du Mont-Tremblant, j'avais loué une chaloupe pour une semaine et ramé deux ou trois heures avant d'accoster sur une plage déserte. Ma tente dressée, j'étais demeuré immobile longtemps, à la fois soulagé et terrorisé de me savoir coupé du courant habituel de ma vie. J'avais d'abord eu l'impression que ma personnalité s'évaporait comme un brouillard et qu'il ne restait plus de moi qu'un appareil sensitif extrêmement réceptif aux moindres nuances du lac, du ciel et de la forêt. Bientôt, cependant, comme la nuit tombait, des cris de bêtes, des pas furtifs et une inquiétude croissante me rendirent à moi-même. Pas besoin de dire que je m'endormis assez tard, une main crispée sur la lampe de poche, l'autre sur le manche de la hache.

Les nuits qui suivirent furent plus paisibles, bien qu'écourtées par les appels rauques des corneilles. Je passais mon temps à ramer, à manger et à rêver devant le feu, attendant que le vide se fasse en moi.

Six jours durant, favorisé par le beau temps, je vécus ainsi, sans voir personne, accablé par l'étrange insignifiance du paysage. Sa beauté ne me disait plus rien, je la supportais comme une ascèse. Ma solitude me donnait le sentiment vertigineux du vide. Et dire que j'en escomptais rien de moins qu'une sorte de renaissance. Peut-être n'avais-je pas tenu le coup assez longtemps pour faire vraiment peau neuve. Il me semble en avoir conclu qu'il est plus facile de changer de décor que de personnage.

Mais il m'arrive encore, quoique moins fortement que jadis, d'éprouver cette tentation du désert. Surtout quand l'automne n'en finit pas. Je n'ai qu'à patienter jusqu'aux premières neiges qui, invariablement, m'en délivrent.

### MERCREDI 17 OCTOBRE

L'œuvre de Simenon fourmille de personnages qui fuient leur milieu pour se réfugier dans un autre où ils espèrent vivre autrement. Ils finissent toujours mal. Tout comme le vieux Tolstoï ne survit pas à sa fugue. Fuir n'est pas guérir. C'est traîner avec soi la défroque de ses origines.

### DIMANCHE 28 OCTOBRE

John Saul déclare au *Devoir* que le romancier actuel doit s'inspirer des grandes affaires du monde — la course aux armements entre autres —, toute autre inspiration étant hors d'ordre, comme on dit dans les assemblées syndicales. A ce compte-là, la production romanesque ne ferait plus entendre qu'une seule et même plainte. D'autres, à l'inverse de Saul, décrètent que les mots sonnent mieux une fois déshydratés. De toute manière, comment peut-on prendre au sérieux ceux qui prétendent savoir quoi penser ou comment vivre? Leurs vieilles recettes, même servies à la moderne, vous restent sur l'estomac.

### LUNDI 12 NOVEMBRE

J'ai perdu un peu de ma manie de tout ramener à

la littérature et, certains soirs, croyez-le ou non, je passe pas loin de vingt à trente minutes dans les pages sportives de *la Presse*, à débusquer des fautes parfois inédites. Il y a des mois que je n'écris pas, et l'étonnant c'est que je n'en meurs pas, signe évident que je n'appartiens plus au club des élus. Il y a belle lurette que j'ai cessé de considérer la littérature comme un salut, bien que j'en aie encore besoin pour donner un peu de consistance au quotidien. J'ai même renoncé à combler les lacunes de ma culture, trop grandes de toute façon, et au lieu de m'égarer comme jadis dans *la Divine comédie*, je me complais dans des romans d'atmosphère ou d'aventures. Cela m'apporte une étrange satisfaction. Oui, ce que je retiens désormais de mes lectures, c'est le ton, l'atmosphère surtout. Et quand l'envie d'écrire me reprend, c'est à cela que je pense en premier lieu: l'atmosphère et le ton. Je rêve d'un récit au présent et à la troisième personne, je rêve d'une prose nette et sèche. Je rêve, ne me réveillez pas.

#### MARDI 20 NOVEMBRE

Quelqu'un m'ayant demandé pourquoi je n'avais pas l'intention de me rendre au Salon du livre où, c'est connu, plus on est de fous, plus on lit, j'ai spontanément répondu que je préférais rester chez moi, en famille. Mon interlocuteur a préféré, lui, ne pas me croire. Pour une fois que je ne me cherchais pas une excuse tirée par les cheveux.

#### JEUDI 28 NOVEMBRE

Les convulsions actuelles du nationalisme québécois n'arrivent pas à me passionner, moi qui dès l'âge de quinze ans adhérais à l'Alliance laurentienne avant de passer à l'Action socialiste, puis au RIN. A vrai dire, je ne me sens guère disposé à faire ma part pour ranimer ce rêve en bleu qu'aucun élan collectif ne porte plus. Les prétendues injonctions de l'Histoire n'arrivent plus à me mobiliser.

J'avoue avoir été étonné de la réaction quasi unanime des artistes à qui on demandait de commenter le

virage de Lévesque. Etonné de les entendre évoquer avec amertume l'enterrement de l'idéal indépendantiste. Croient-ils vraiment que le discours indépendantiste, même vêtu de nouveaux atours, changera quoi que ce soit au sentiment général? Le référendum a été l'occasion de dire tout ce qu'il y avait à dire sur la question nationale. Il serait peut-être temps que les nationalistes, au lieu de s'accrocher au mythe souverainiste avec une aveugle fidélité, consentent enfin à se demander si l'indépendance est le seul moyen dont nous disposons pour progresser. L'autodétermination est un droit, pas une idole ni un dogme. Mais l'un des travers de tout nationalisme est de tenir un langage apocalyptique: à force de clamer que sans l'indépendance tout est foutu, on finit par le croire.

#### VENDREDI 30 NOVEMBRE

La prof de morale de ma fille a demandé aux quelques brebis galeuses dont elle est chargée pourquoi leurs parents les ont privées du cours de catéchèse. Réponse des enfants: parce que nos parents ne croient pas en Dieu. Impossible, réplique la prof, tout le monde croit en un Dieu, et ceux qui n'y croient pas sont des imbéciles. Ma fille ne m'a heureusement pas demandé si c'était vrai que j'en étais un.